

LÀ
OÙ

COMMENCE

LE

CIEL

DES LIEUX

RENCONTRE AVEC

Pauline
Julier

Établir une colonie humaine d'un million de personnes sur Mars d'ici 2050 : c'est l'ambition d'Elon Musk, fondateur de SpaceX, une entreprise d'aéronautique spécialisée dans le fret et l'exploration spatiale. Pour préparer le voyage, il y a le désert d'Atacama, au nord du Chili. Des touristes, la NASA, des peuples autochtones et des entreprises d'exploitation du lithium se croisent dans cette zone laboratoire. Mars est une boule de cristal pour mieux entrevoir notre futur, nous expliquent Pauline Julier et Clément Postec. Leur projet artistique, « OCCUPY MARS », est une guérilla narrative pour hacker le récit vendu par SpaceX, une licorne déjà occupée à la conquête de nos imaginaires.

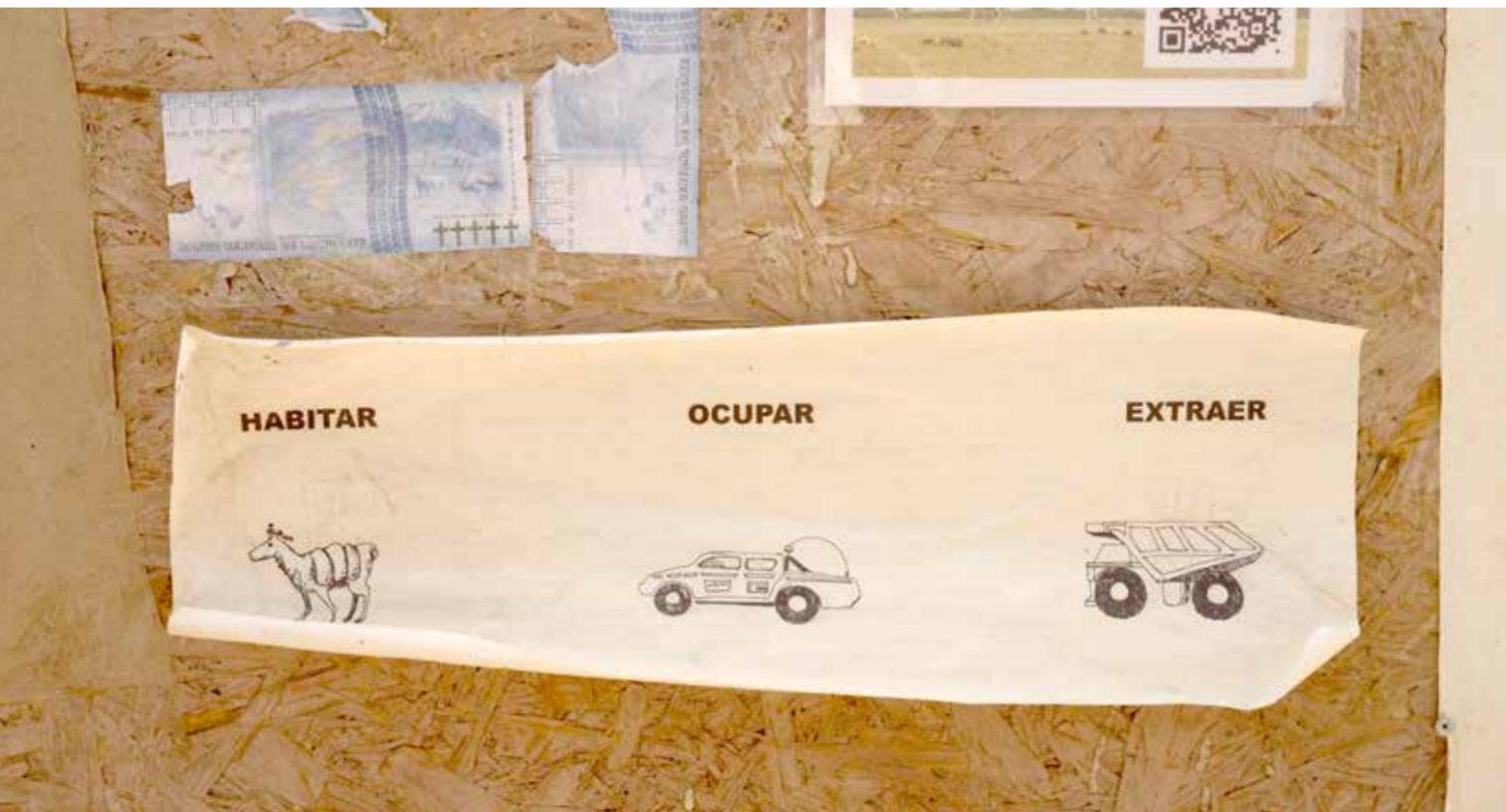
MILLE COSMOS Tu travailles actuellement avec Clément Postec sur un long projet, « OCCUPY MARS », dont la première partie, la fiction documentée *Follow the Water*, se déroule dans le désert d'Atacama. Pourquoi ce désert ?

PAULINE JULIER C'est en cherchant comment « atteindre » Mars par nos propres moyens que nous avons découvert les sites terrestres analogues utilisés par la NASA pour entraîner ses *rovers*, dans le désert d'Atacama. Étrange coïncidence, juste à côté de ces sites se trouvent les plus grandes mines de lithium du monde, dont l'extraction et l'exploitation sont en pleine expansion. Je trouve là une des expressions les plus vives de notre fuite en avant, une tension inédite à explorer. La coexistence sur un même terrain de ces deux mouvements me frappe : pomper très bas dans la Terre pour y chercher l'eau préhistorique afin d'en extraire le lithium, et aller très loin dans notre univers pour explorer et/ou coloniser.

* Peux-tu nous expliquer le déroulement de votre projet ?

P. J. Après une première visite du désert d'Atacama en 2019, nous n'avons pas pu retourner sur place aussi vite que prévu, à cause de l'épidémie de COVID-19. Nous avons alors commencé à chercher et à écrire à distance. Au fil du travail, nous avons compris que d'un sol à l'autre, de Mars à la Terre, il s'agit d'un seul et même espace critique. La personnalisation des *rovers* créés par la NASA, le *storytelling* développé par l'agence spatiale américaine ou Elon Musk, l'hypocrisie généralisée des « technologies vertes » et l'expansion coloniale sont les bases de notre travail.

Nous cherchons à rendre compte de la situation par une approche multi-perspectiviste. En passant par l'art, la représentation, nous pouvons réellement voir en face Mars, terre inconnue. L'inconnu, c'est aussi et surtout le temps historique qui se déroule sous nos yeux. Que nous dit Mars de notre humanité, de notre condition terrestre ? Notre recherche considère Mars comme une boule de cristal : son étude permet de mieux comprendre le passé terrestre et d'entrevoir notre futur. Mars, planète sœur de la Terre en termes géologiques, n'a pas connu la tectonique des plaques. Elle est restée à l'état dans lequel était la Terre il y a des millions d'années lors de l'apparition de la vie. Ce qui est saisissant, c'est que les scientifiques se rendent aussi loin pour comprendre l'évolution de notre propre planète.



[b]



[c]

À l'extrême inverse, d'autres projettent leur futur sur Mars, pour l'exploitation des ressources, voire pour l'habitat humain – Elon Musk annonce un million de personnes sur la planète rouge en 2050 –, alors même que les écosystèmes terrestres signalent la catastrophe écologique en cours et le besoin de changement collectif de nos modes de vie.

« *OCCUPY MARS* » libère Mars des narrations dominantes pour y installer des amorces de pensées nouvelles et nécessaires. « *OCCUPY MARS* » est une guérilla narrative, un hack, pour ne pas laisser l'exploitation, la domination et le profit être les seuls moteurs de l'exploration.

Nous sommes plusieurs à mener ce travail. Clément Postec m'aide beaucoup dans cette enquête en cours. Nous avons mis en place plusieurs outils, ou plusieurs lunettes, à la fois documentaire, fictionnelle, scientifique. Les formes qui en découlent sont diverses. L'enquête mènera à l'organisation de plusieurs rencontres publiques entre les différent·es acteur·rices interrogé·es pour ce projet ou associé·es, et à la réalisation de plusieurs œuvres. L'ensemble de la démarche « *OCCUPY MARS* » ouvre des perspectives nouvelles sur le terrestre et le spatial : elle pourrait préfigurer un « programme » de recherches et créations pour défendre et expérimenter des narrations alternatives.

Nous avons entamé l'écriture d'un scénario de fiction, pour un long-métrage qui demandera certainement cinq ou six années de réalisation. Parallèlement, nous avons commencé à produire des vidéos comme « fictions documentées » pour des installations. Nous y mettons en scène des personnes rencontrées lors de l'enquête.

* Lors de ces tournages, qui rencontres-tu ?

P. J. Il y a une personne qui m'a beaucoup marquée, qui s'appelle Karen Luza. Cette cheffe indigène se bat sur place pour que l'extraction de lithium prenne moins d'eau sur son territoire. C'est une personne extraordinaire qui était peu médiatisée jusqu'ici, la lutte anti-lithium étant très peu relayée par les médias.

Au fond, nous avons tous·tes besoin de lithium et nous en consommons tous·tes dans notre quotidien. Cela met face à une complexité folle.

Ma démarche n'est pas de dire : « Regardez ce que font les méchants exploitants de lithium. » Je filme avec une batterie au lithium ! Se pose alors la question de comment mettre en scène ces différentes personnes qui habitent ou exploitent

un même territoire. Il s'agit de présenter un mille-feuille de perspectives qui nous permettrait de mieux comprendre la situation dans le désert d'Atacama, écho d'une situation contemporaine complexe.

* As-tu été en contact avec des personnes qui travaillent pour la NASA ou pour l'exploitation de lithium ?

P. J. Nous avons rencontré pour l'enquête un *driver* de la NASA, qui nous a raconté ce qui est fait avec les *rovers*, ce qui se passe dans sa connexion avec sa machine, et pourquoi il est attaché à ce terrain. L'enquête inclut aussi un représentant de l'exploitation de lithium, le directeur financier de la société chilienne SQM. Il est important d'avoir des perspectives qui s'alimentent les unes les autres et qui racontent un territoire. Je ne cherche pas de réponse, mais à décrire et donner à voir un monde.

* Qu'as-tu appris sur le lithium ?

P. J. Le lithium est séparé des résidus de sodium, qui s'accumulent en des tas de sable blanc, un peu comme en Camargue. Visuellement, c'est très beau, une mine de lithium. En effectuant des recherches, j'ai découvert que le lithium sert non pas seulement pour nos batteries, mais aussi pour les antidépresseurs. Je pensais au départ que le lithium fonctionnait un peu comme un *booster*, mais en réalité, il agit comme un stabilisateur : des batteries qui tiennent longtemps, des affects qui sont plutôt stables. Par exemple, pour le traitement des troubles bipolaires, le lithium est utilisé sous une forme presque pure.

* Comment as-tu conçu le scénario de la fiction documentée *Follow the Water* ?

P. J. *Follow the Water* est une installation vidéo sur trois écrans. Elle est montrée dans le cadre de l'exposition « La fabrique du nous #1 » à l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne, du 3 mars au 30 avril 2022.

Tout commence par les images du désert ocre d'Atacama. C'est là, dans le temps suspendu d'une immense tempête de sable, que plusieurs protagonistes liés à l'exploitation du lithium et à la conquête spatiale prennent la parole. Chacun·e raconte son travail et ses attachements : une cheffe indigène à l'eau dont est extraite le lithium, un conducteur de la NASA à son *rover* martien qu'il conduit à distance, une neurobiologiste

au lithium comme stabilisateur d'humeur... Il est question de connectivité permanente, de dépendance, de ressources, de liens et d'engagement. Progressivement, le territoire commun que ces personnages occupent se dessine à travers le paysage qui apparaît alors que la tempête retombe : le sol aride du désert chilien se confond avec celui de la planète rouge.

* Ces différentes personnes entrent-elles en communication ?

P. J. Non, ce sont des voix parallèles qui dessinent un territoire oral. Ces personnes sont toutes de près ou de loin rattachées à Atacama ou à Mars. Elles se croisent dans l'espace de l'installation, mais jamais réellement. Je n'ai pas envie que ce soit très documentaire pour autant. Il y a un travail de mise en scène.

Par exemple, pour Karen, j'ai eu envie qu'elle nous explique son pacte avec l'eau. Karen est éleveuse de chevaux. Elle le fait d'abord pour des questions thérapeutiques puisqu'elle aide avec les chevaux des enfants présentant certains problèmes psychologiques. Cependant, à côté de son élevage, on trouve du tourisme hôtelier. Cela lui arrive donc, pour se faire un peu d'argent, de travailler avec les touristes.

Dans cette région si aride, il y a un protocole d'usage de l'eau qui est censé permettre sa bonne utilisation et éviter le gaspillage. Le peuple atacameño a l'habitude de cet usage et des techniques développées. Mais évidemment, les hôtels consomment bien plus, de sorte qu'il existe un réel déséquilibre.

Un petit rio traverse l'élevage de Karen et lui permet d'arroser son terrain et de donner de l'eau à ses chevaux. Un jour, il n'y a plus eu d'eau. Ce jour-là, un hôtel l'appelle pour faire une balade

à cheval. Elle se rend donc à l'hôtel pour venir chercher les touristes. C'est là qu'elle voit un groupe d'Européennes en train de se baigner dans une piscine. Elle comprend alors que l'eau est là, que ce sont les touristes qui se baignent dans l'eau préhistorique. Karen sait que cette eau qui leur touche la peau est une eau qui vient de loin dans le temps. Elle sait que pour l'exploitation de lithium, on va chercher tellement loin dans le sol que cette eau est une eau qu'elle nomme « préhistorique ». Depuis, elle dit qu'elle a signé un pacte avec l'eau. C'est avec cette relation à l'eau de son territoire qu'elle a commencé à s'engager politiquement.

* Le désert d'Atacama réunit donc à la fois les habitant·es, les chercheur·ses, les touristes et les personnes travaillant dans l'industrie du lithium...

P. J. L'Atacama est très touristique, avec tout le paradoxe que cela comprend. Touristes et scientifiques y viennent nombreux·ses pour voir cette « terre martienne ». Cela rapporte de l'argent, mais en même temps, cela ne fait que renforcer le processus de désertification. L'Atacama est le désert le plus sec au monde. Le ciel y est, paraît-il, le plus « pur » de la Terre. Il y a une altitude idéale et très peu de pollution lumineuse. Mais ceci est en train de devenir un mythe, car il y a de plus en plus de gens, y compris celles et ceux qui se baladent de nuit en jeep!

* Les personnes travaillant dans l'industrie du lithium sont-elles faciles à rencontrer ?

P. J. Évidemment, ces personnes adorent communiquer sur ce sujet. J'ai une petite histoire à ce propos. C'est un peu terrible, car je suis incluse dedans. J'ai été invitée à la Biennale d'art de Santiago en 2019. À cette époque-là, le peuple chilien manifestait dans la rue contre



[d]



[e]

« Ce sont des voix parallèles qui dessinent un territoire oral. Ces personnes sont toutes de près ou de loin rattachées à Atacama ou Mars. »



« Au fond, nous avons tous·tes besoin de lithium et nous en consommons tous·tes dans notre quotidien. Cela met face à une complexité folle. »

la Constitution héritée de la dictature de Pinochet et contre le gouvernement à cause de la hausse du prix du ticket de transport. Les manifestations sont fortes. Le vernissage de la Biennale est alors annulé.

Cela m'a mise dans une position difficile. Je ne saisissais pas tout ce qui se passait dans ce pays, et je ne me sentais pas à ma place dans ces luttes que je ne connaissais pas assez. En même temps, je me sentais bien sûr du côté de la rébellion, face aux mesures ultralibérales prises par le gouvernement.

Finalement, malgré l'annulation du vernissage, un dîner est organisé. Je me retrouve à côté d'Álvaro Fernández, directeur financier de la société SQM qui exploite du lithium dans la région d'Atacama. Comme je tentais de contacter le service depuis déjà plusieurs jours, je le lui explique et il me propose de venir sur le site. Je suis entre l'art contemporain et l'industrie du lithium, qui sont deux milieux de pouvoir, finalement réunis dans ce dîner. L'histoire a fait qu'Álvaro Fernández n'a pas réussi à nous faire entrer jusqu'au site.

* As-tu réussi à discuter avec lui ?

P. J. Oui, il est très ouvert pour parler de la biodiversité locale, mais il donne bien sûr sa version. Selon lui, si les flamants roses sont encore là, c'est que cela va. Il soutient que le lithium est une énergie propre puisque son extraction est naturelle, avec ce paradoxe de « faire au moins pire », car la demande est générale, mondiale. Un des problèmes du lithium est son recyclage. L'entreprise dit s'engager pour le recycler, mais cela reste assez opaque quant à ce que l'on en fait après !

* Comment se passe le droit d'accès à l'eau au Chili ?

P. J. Le droit d'accès à l'eau est particulier au Chili. Le *Código de aguas* a été mis en place sous Pinochet, et c'est l'État qui gère les parts de marché.

L'eau peut appartenir à une entreprise sans qu'elle soit propriétaire de la terre. C'est étonnant d'imaginer que l'eau peut être exploitée sans sa terre, ou la terre sans son eau.

Le Chili est vraiment un laboratoire du néolibéralisme. Karen dit qu'elle se trouve dans une zone test. Elle sent qu'elle est sur un territoire sacrifié. Du fait de l'explosion des besoins en lithium, ce sacrifice ne fait que se renforcer. Il y a d'autres producteurs de lithium, comme la Bolivie et l'Australie. Mais le Chili produit plus de 20 % du lithium mondial, et 80 % de ce lithium part en Chine pour de la production internationale. Álvaro Fernández dit qu'il se bat pour que le lithium reste sur place, et que cela est déjà bien, comparé à beaucoup d'endroits, que l'entreprise exploitante soit chilienne et non d'un pays européen ou autre.

Le 19 décembre 2021, le candidat de gauche Gabriel Boric s'est imposé à l'élection présidentielle face à l'opposant d'extrême droite José Antonio Kast. Héritier politique des manifestations de 2019 et défenseur de la justice sociale et de l'État-providence, le nouveau président entend en finir avec l'ultralibéralisme et la privatisation à outrance. Face au manque de financements et à l'absence de majorité parlementaire, reste cependant à savoir dans quelle mesure son élection laisse réellement augurer d'heureux changements pour Karen et le reste du peuple chilien.



[a] La Montagne
[b] Affiches à San Pedro
[c] Cavaliers
[e] Mine de lithium
Pauline Julier et Clément Postec,
Follow The Water, 2022.

[d] Désert d'Atacama
[f] Explosion de supernova
NASA/JPL-CALTECH
[g] Drapeau whipala
Pauline Julier et Clément Postec,
« OCCUPY MARS », enquête en cours.

Réveiller les esprits de la terre



[a]

INTERVENTION ET PHOTOGRAPHIES DE

Barbara Glowczewski

DES LUTTES